DISSERTATION

N° 205.

SUR L'HISTOIRE NATURELLE ET MÉDICALE

DES

VERS INTESTINAUX DE L'HOMME;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 10 août 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J.-M. HÉMONT, d'Auray,

Département du Morbihan.

O quàm tantilla res est homo! Mille modis, mille animalculis infestatur!

BUNIVA, *de Generatione verminum.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Président.*
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX, *Examinateur.*
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER, *Suppléant.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Examinateur.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gibert.
Arvers.	Gerdy.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules), *Suppléant.*	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois, *Examinateur.*	Rochoux.
Gaultier de Claubry, *Examinateur.*	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE.

Souvenir éternel, regrets à jamais déchirans!!!

A MA MERE,

MA MEILLEURE AMIE.

A MA FAMILLE.

Témoignage d'un sincère attachement et d'une vive affection.

J.-M. HÉMONT.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE.

Souvenir éternel, regrets à jamais désolants!

A MA MÈRE.

Témoignage d'un amour attendrissant et d'une vive affection.

A MA FAMILLE.

J.-M. RIMONT.

DISSERTATION

SUR L'HISTOIRE NATURELLE ET MÉDICALE

DES

VERS INTESTINAUX DE L'HOMME.

La partie de l'histoire naturelle qui traite des vers intestinaux porte le nom d'*helminthologie* (ἕλμινς, *ver*, λόγος, *discours*) ou d'*entozoologie* (ἔνδος, *intérieur*, ζῶον, *animal*). Les anciens ne connaissaient que les vers que l'on rencontre le plus fréquemment chez l'homme. Depuis *Hippocrate*, *Redi* fut le premier qui, après avoir entrepris des dissections exploratrices, publia sur ce point, en 1684, un ouvrage interessant pour cette époque. La thèse du savant Pallas (*De insectis viventibus intra viventia*) éveilla de nouveau, en 1760, l'attention des naturalistes sur cette matière : dès-lors on s'occupa des caractères distinctifs des vers, de leur mode de génération; on examina les circonstances dans lesquelles ils se développent, et on leur fit occuper une place dans le cadre zoologique. Depuis, les progrès des sciences naturelles, les recherches de plusieurs observateurs modernes, et particulièrement de MM. *Bloch*, *Rudolphi*, *Brera*, *Bremser*, *Lamarck*, *Duméril*, *Bosc*, *Laënnec*, *Cloquet*, ont encore avancé cette intéressante partie de l'histoire naturelle médicale. Aujourd'hui, onze cents

espèces d'entozoaires ont été décrites : leur origine primitive est, à la vérité, encore problématique ; mais leurs caractères sont mieux déterminés, leurs causes mieux appréciées et leur histoire mieux connue.

Presque tous les animaux, mais particulièrement ceux des quatre classes de vertébrés, sont susceptibles de nourrir en eux ces hôtes parasites : on en trouve dans le tissu cellulaire et les muscles des parties les plus profondes ; d'autres habitent les cavités et les viscères les mieux revêtus, tels que le foie, le cerveau, les ovaires, etc. ; enfin, il en est qui ne trouvent les conditions de leur existence que dans les voies digestives. Quoi qu'il entre dans notre projet de parler de toutes les espèces qui se rencontrent chez l'homme, ces derniers nous occuperons spécialement dans cette dissertation, les autres intéressant plus le naturaliste que le médecin.

L'intérêt que nous présentent ces êtres dangereux qui vivent et meurent avec nous, partagent nos états de bien-être et de souffrance, et peuvent compromettre notre santé ou notre existence, est ce qui nous a déterminé au choix de ce sujet ; nous ne nous en dissimulons pas les difficultés ; aussi réclamerons-nous en cette considération l'indulgence de nos savans juges. Nous nous occuperons d'abord de l'histoire naturelle des vers, nous terminerons par leur histoire médicale.

HISTOIRE NATURELLE.

Zootaxie.

Les entozoaires ont des rapports évidens avec les zoophites, et c'est en effet à la tête de cette classe que les placent la plupart des zoologistes actuels : ils sont libres, leur corps est en général allongé, cylindrique ou déprimé ; souvent annelé ou ridé transversalement, nu et mou : plusieurs ont des organes circulatoires, leurs organes respiratoires sont peu connus. Tous ont des organes sexuels réunis ou séparés, leurs nerfs manquent ou consistent en deux filets, partant

d'un anneau qui entoure la bouche et s'étend, l'un dorsal, l'autre abdominal à toute la longueur du corps. M. le professeur *Duméril* les réunit sous le nom d'*helmintes*, en fait la première famille des animaux rayonnés, et les divise en ceux qui ont le corps rond, et en ceux qui l'ont plat. M. *Rudolphi*, tenant surtout compte de la particularité remarquable qu'ils offrent de ne pouvoir vivre et se propager que dans ou sur les animaux, les rassemble aussi et les décrit dans son magnifique ouvrage (*Entozoorum sive verminum historia naturalis*) sous le nom d'*entozoa*, et les divise en cinq ordres, les *nématoïdes*, les *acanthocéphales*, les *trématodes*, les *cestoïdes* et les *cystiques*. MM. *Delamarck* et *Cuvier*, ayant plus particulièrement égard à l'organisation, pensent que les vers en offrent des degrés assez différens pour qu'on puisse y rapporter les animaux qui réunissent leurs caractères généraux. Le premier de ces savans les place, comme le fait M. *Duméril*, à la tete des zoophites, et les distingue en trois ordres. Des animaux, que d'autres zoologistes rapportent aux annélides, constituent avec les épizoaires, le premier, sous le nom d'*hispides;* le second, celui des *rigidules*, comprend une grande partie des cavitaires de M. *Cuvier;* enfin le troisième, celui des vers *mollasses*, est divisé en trois sections : les *hétéromorphes*, les *planulaires* et les *vésiculaires*. Enfin, considérant que les premiers de ces animaux ont des nerfs, tandis que les derniers en manquent, M. *Cuvier* leur fait former le passage des échinodermes aux acalèphes ; ce savant pense, d'ailleurs, avec M. *Deblainville*, que l'on pourrait rapprocher des derniers crustacés branchiopodes les épizoaires de M. *Delamarck*, ou entomoïdes de M. *Latreille*, qui, par leurs caractères extérieurs, les seuls qui soient encore connus, paraissent avoir avec eux plusieurs points de contact : nous nous servirons, pour étudier les entozoaires, de la classification de ce célèbre naturaliste.

ORDRE I^er^. *Cavitaires.* CUVIER. — *Némaloïdes.* RUDOLPHI.

Peau garnie de fibres musculaires et striée transversalement; un canal intestinal, une bouche et un anus; organes distincts pour les deux sexes; deux cordons nerveux longitudinaux.

1°. Corps long, grêle filiforme; bouche ronde, très-petite . . . . . *Filaire.*

2°. Mêmes caractères, tête à deux suçoirs, tubuleux, latéraux ou terminaux. . . . . *Hamulaire.*

3°. Corps rond, gros en arrière, capillaire en avant, bouche ronde . . . . . *Trichocéphale.*

4°. Corps plus gros en avant, aminci en arrière. . *Oxyure.*

5°. Tête mousse, revêtue d'un petit capuchon, striée. *Cucullan,*

6°. Bouche fendue en travers et offrant deux lèvres. *Ophiostome.*

7°. Corps cylindrique aminci aux deux bouts, bouche garnie de trois papilles charnues. . . . . *Ascaride.*

8°. Mêmes caractères, anus enveloppé dans le mâle par une bourse, d'où sort l'organe excitateur. *Strongle.*

9°. Mêmes caractères, bouche en forme de petite trompe exsertile. . . . . *Liorrhynque.*

10°. Corps un peu déprimé, tranchant sur les côtés, crénelé, tête large, applatie; bouche située dessous, entre deux fentes longitudinales. . *Prionoderme.*

11°. Bouche à trois suçoirs, entourée de productions rameuses, cornées; ovaires saillans en arrière du corps. . . . . *Lernée* (1).

12°. Corps très-mou, très-long, terminé en avant par une pointe mousse percée pour la bouche, évasé et largement ouvert à l'extrémité postérieure par où l'animal se fixe. . . . . *Némerte.*

---

(1) Ce genre de *Linné*, qui comprend tous les épizoaires, vient d'être heureusement divisé par M. *de Blainville.*

ORDRE 2. *Parenchymateux*. Cuvier.

Corps rempli d'un parenchyme traversé par quelques canaux ramifiés provenant de suçoirs visibles au dehors, ovaires distincts, absence de bouche et d'anus, ainsi que de nerfs.

PREMIÈRE FAMILLE. *Acanthocéphales*. Rudolphi.

Proboscide armée d'épines recourbées qui fixent l'animal aux intestins.

1°. Corps rond, allongé ou sacciforme, intestins consistant en deux cœcum tenant à la base de la proboscide exsertile. . . . . *Echynorrhinque.*

2°. Proboscide ou éminence en forme de couronne d'épine terminée par de doubles crochets. . *Héruca.*

Seconde famille. *Trématodes*. Rudolphi. — *Fasciola*. Linné.

Suçoirs contractiles sous le corps, et fixant l'animal aux viscères.

1°. Un seul suçoir antérieur. . . . . *Festucaire.*

2°. Un suçoir à chaque extrémité . . . . . *Strigée.*

3°. Tête dilatée, frangée, suçoir à deux lèvres. . *Geroflés.*

4°. Deux suçoirs, l'un en avant, l'autre sous le ventre . . . . . *Distome.*

5°. Corps comprimé, six suçoirs sur une ligne transversale en avant . . . . . *Polystome*

6°. Corps en disque large et plat, ayant en dessous trois suçoirs, dont l'un antérieur, grand et cartilagineux. . . . . *Tristoma.*

Troisième famille. *Tœnioïdes.* Rudolphi.

Tête offrant deux ou quatre suçoirs au milieu desquels est tantôt un pore, tantôt une petite trompe nue ou hérissée.

1°. Corps plat, souvent très-long, articulé, rétréci en avant, tête carrée, quatre petits suçoirs. *Tœnia.*
2°. Mêmes caractères, tête divisée en deux lobes ayant chacun deux aiguillons à trois pointes. *Tricuspidaire.*
3°. Tête ayant deux suçoirs longitudinaux, latéraux, opposés . . . . . *Bothryocéphale.*
4°. Trompes ou tentacules armées d'épines. . . *Floriceps.*
5°. Mêmes caractères, corps court à deux articles. *Tetrarrhyngue.*
6°. Corps très-petit terminé en arrière par une vessie . . . . . *Cysticerque.*
7°. Plusieurs corps tenant à la même vessie. . . *Cœnure.*
8°. Vessie transparente, sans corps ni tête visibles. . . . . *Acéphalocyste.* Laennec.
9°. Corps pointu en arrière, quatre suçoirs ligulés autour de la tête. . . . . *Scolex.*

Quatrième famille. *Cestoïdes.* Rudolphi.

1°. Corps plat obtus en avant, aucun organe apercevable à l'intérieur ou à l'extérieur, œufs diversement distribués dans le parenchyme. . *Ligules.*

Anatomie. *Des espèces que l'on rencontre chez l'homme.*

1°. *Filaria medinensis.* Extrémité antérieure offrant, selon M. le docteur *Chapotin* (Topographie de l'île de France), un renflement portant un suçoir, sur les côtés duquel sont deux petites protubérances arrondies; corps blanc, de la grosseur d'une plume de pigeon, sub-

moniliforme ; extrémité postérieure offrant un crochet terminal qui est sans doute le pénis. On le croit généralement étranger à l'homme, sous la peau duquel il vit des mois entiers sans déceler sa présence. Lorsqu'il a acquis un certain accroissement, sa succion, plus forte, détermine une sorte de petit furoncle très-douloureux, tant qu'il ne se manifeste pas à son sommet une petite vésicule remplie d'eau dans laquelle paraît la tête du ver, qui est noire.

2°. *Hamularia lymphatica.* Corps linéaire, comprimé, long d'un pouce, tacheté de blanc et de noir. *Treutler* en a trouvé une grande quantité dans les glandes bronchiales d'un phthisique.

3°. *Trichocéphalus dispar.* (*θριξ*, *cheveu*; *et κεφαλη*, *tête.*) Son corps est long d'un à deux pouces, capillaire et strié dans les sept huitièmes de son étendue, large d'un tiers de ligne dans le renflement postérieur, qui est en spirale chez le mâle ; sa bouche est orbiculaire ; le canal intestinal traverse en ligne droite la partie filiforme, et arrive en se dilatant légèrement à la partie postérieure où il se termine tout près de l'extrémité caudale ; le pénis est simple, sort de l'anus et est contenu dans une gaîne à laquelle aboutissent les vaisseaux spermatiques repliés sur eux-mêmes : la femelle se distingue en ce que la partie capillaire est plus longue, la partie renflée, presque droite ; les oviductes et les œufs sont placés autour de l'intestin et s'étendent à l'anus. Ce ver, qu'avait connu *Morgagni*, comme le prouve M. *Rudolphi*, resta ensuite ignoré, et fut de nouveau découvert par *Rhœderer*, lors de l'épidémie de Gœttingue. Il vit dans le cœcum de l'homme ; il est peu de sujets qui n'en présentent un assez grand nombre ; mais leur petitesse les dérobe aux regards, et ce n'est qu'en les cherchant avec attention qu'on les trouve. Nous croyons, avec M. *Mérat*, que certaines diarrhées, dans lesquelles ces animaux sortent abondamment, pourraient bien être causées par leur accumulation.

Oxyurus vermicularis. Bremser (de *ὀξυς*, *aigu* ; *οὐρὰ*, *queue.*) C'est à M. *Bremser* qu'appartient la connaissance précise de cette espèce et

son juste transport du genre *ascaris* au genre *oxyurus* établi par M. *Rudolphi*. Son corps, de deux à huit lignes de longueur, est fusiforme ; l'extrémité antérieure est obtuse et offre une petite vessie bilobée. Le corps augmente de grosseur jusqu'au tiers antérieur de l'animal, la queue est excessivement ténue, la cuticule est assez mince pour permettre d'apercevoir le canal intestinal, qui est verdâtre et présente plusieurs renflemens successifs. Les vaisseaux spermatiques aboutissent, selon M. *Bremser*, a un organe excitateur entouré d'une gaîne ; la femelle est d'une grandeur double de celle du mâle, ce qui a également lieu dans les genres *trichocéphale* et *ascaride*. Les oviductes partent du tiers antérieur de l'animal, et vont se terminer en arrière, en faisant plusieurs circonvolutions autour du canal digestif. Les oxyures sont très-vifs ; mis dans l'eau tiède, ils nagent par un mouvement ondulatoire ; ils multiplient très-rapidement, mais ne sont pas vivipares ainsi qu'on la cru : ils habitent quelquefois l'intestin grêle ; mais leur séjour le plus ordinaire est le gros intestin, et en particulier le rectum, où ils occasionnent d'excessives démangeaisons, le soir surtout et la nuit ; en privant le rectum de mucosités, ils donnent souvent lieu à la constipation : on les trouve amoncelés ; l'irritation qu'ils déterminent peut occasionner des douleurs au fondement, des diarrhées, une insomnie opiniâtre que l'on ne sait à quoi attribuer chez les enfans ; enfin ils peuvent, par leur sortie de l'anus, occasionner la rougeur, la cuisson des parties voisines et donner lieu à des flueurs blanches.

Ophiostoma ponteri. H. Cloquet. On ne connaissait d'ophiostome que dans la truite, quelques autres poissons et la chauve-souris. M. *H. Cloquet* en a décrit, il y a quelques années, une espèce recueillie par M. *Pontier*, médecin, sur un cultivateur des environs d'Uzerches ; ce malheureux, sujet depuis plusieurs années à des attaques d'épilepsie, en fut guéri immédiatement après la sortie de ce ver par le vomissement. La tête de cet animal est légèrement obtuse, sa bouche, manifestement bilabiée, a la lèvre inférieure plus longue que la supérieure ; son corps est long de neuf pouces, cylindrique, d'un

brun fauve, annelé de cercles plus clairs; sa queue est obtuse, et n'offre ni pointe, ni crochet (1).

Ascaris lumbricoïdes. L. Ce ver est celui que l'on trouve le plus fréquemment chez l'homme; M. le docteur *J. Cloquet* a fait sur cette espèce un beau travail, qui nous servira beaucoup dans la description que nous allons en faire.

Long de six, huit, dix pouces, le corps de l'ascaride est arrondi, élastique, d'un blanc rosé transparent, sillonné transversalement de rides fines et présentant au tiers antérieur, chez la femelle, un rétrécissement léger auquel correspond en bas l'ouverture génitale; il est marqué longitudinalement de quatre lignes situées aux extrémités de ses diamètres transversal et vertical; il est atténué aux deux extrémités, dont l'antérieure plus mince est abruptement terminée par une bouche munie de trois lèvres ou tubercules, une supérieure et deux inférieures; et dont la postérieure présente une fente transversale, de laquelle sort, chez le mâle, un pénis simple selon certains observateurs, bifide selon d'autres. — Sa peau est coriace, onctueuse, insensible à l'action des irritans chimiques, intimement unie aux fibres charnues, et formant autour de la bouche un épaississement, sorte de dent cornée : deux couches musculaires lui sont sous-jacentes; 1°. l'une, de fibres transversales circulaires; 2°. l'autre, plus profonde, à fibres longitudinales réunies sous forme de rubans étendus, l'un au dos, l'autre au ventre, depuis les tubercules antérieurs dont ils partent, jusqu'à l'anus, est composée de fibrilles longues d'un pouce,

(1) Je dois à la bonté de M. *Cloquet* d'avoir pu étudier ce ver, dont on ne trouve d'échantillon nulle part, pas même dans la magnifique collection de M. *Bremser*, au Muséum de Paris.

Qu'il me soit permis de témoigner ici ma reconnaissance à un savant aussi modeste qu'il est zélé pour l'aimable science qu'il professe en cette Faculté, M. *Clarion*; je conserverai toujours le souvenir des marques de bienveillance et d'intérêt dont il ma honoré : la botanique, dont il m'a donné les principes, fera toujours le plus agréable délassement de ma vie.

qui s'attachent successivement à la peau entre les fibres de la couche transversale ou superficielle : les deux lignes longitudinales *dorsale* et *abdominale* sont deux cordons blancs, partant d'un anneau anastomotique qui entoure la bouche ; ils sont composés d'une série de petits renflemens qui envoient sur les parties latérales des filamens très-ténus ; toutes dispositions qui, selon la judicieuse remarque de M. *J. Cloquet*, tendent à les faire regarder comme des nerfs, ainsi que le pensent d'ailleurs MM. *Duméril*, *Delamarck* et *Cuvier*.

L'appareil digestif, se compose d'une bouche entourée de granulations, d'un œsophage triangulaire, dense, adhérent à l'enveloppe de l'animal ; d'un estomac large, aplati de haut en bas, offrant des valvules et des vaisseaux absorbans ; enfin, d'un canal intestinal qui, partant du tiers antérieur, descend, masqué par les circonvolutions des ovaires ou des conduits séminifères, jusqu'à l'anus, où, légèrement dilaté, il se termine en faisant une légère courbe.

Au-dessous de la couche musculaire interne, aux régions dorsale et abdominale, se trouvent des organes spéciaux de nutrition, selon M. *Cloquet :* ils consistent, 1°. en des vaisseaux transversaux, adhérens aux muscles et continus de chaque côté avec les vaisseaux absorbans qui naissent des voies digestives ; 2°. en des prolongemens pyriformes, espèces de cœcum graisseux, naissant des vaisseaux précédens par un pédicule étroit, libres par leur fond dans l'intérieur de l'animal.

Indépendamment de ces organes, *Werner*, *Laënnec* et M. *Deblainville* regardent comme un appareil de circulation les deux lignes longitudinales *latérales* dont nous avons parlé. M. *Cloquet* a mis cette opinion hors de doute, en faisant voir que ces lignes consistent en une bandelette, en dehors de laquelle est un vaisseau qui part d'un cercle circumœsophagien, et s'étend à l'anus.

Quant aux organes génitaux, le pénis chez le mâle, consiste en un appendice conique, saillant quelquefois hors de l'anus ; le réservoir séminal est long de deux pouces ; blanc, adhérent à l'enveloppe générale. Le tube sémifère est un vaisseau long de deux pieds, qui remonte par un grand nombre de circonvolutions autour du canal in-

testinal, et se termine par une extrémité nodiforme entre les vaisseaux nourriciers. Dans la femelle, la vulve est située au tiers antérieur du corps, sur la ligne longitudinale *abdominale*, qui se divise en cet endroit et la circonscrit : le vagin suit, il est conoïde, dirigé en arrière, long de cinq lignes, et aboutit à une matrice aplatie, donnant naissance à deux cornes auxquelles succèdent les ovaires; ceux-ci se recourbent en avant et se terminent entre les vaisseaux nourriciers après avoir entouré le canal digestif de leurs nombreuses circonvolutions remplies, ainsi que la matrice et les trompes, d'une grande quantité d'œufs à divers degrés de développement.

Les mouvemens de l'animal sont très-vifs, et c'est de là qu'il tire son nom (*ασκαριζω*, je sautille); ils se composent d'allongemens et de raccourcissemens, mais plus souvent d'ondulations ou de flexions alternatives, qu'expliquent parfaitement la disposition des fibres de la couche musculaire profonde. Il est aussi susceptible de flexions latérales, qui, combinées aux précédentes, produisent la circumduction : il témoigne par un mouvement brusque et convulsif qu'il est sensible aux pressions mécaniques; mais il ne perçoit d'impression des agens chimiques que lorsqu'on les présente à sa tête. Il est susceptible de certaines maladies, telles que les gerçures, les éventrations, qui sont quelquefois la cause de sa sortie.

Ce ver habite l'intestin grêle de l'homme et de plusieurs autres mammifères. Sa présence chez les enfans donne souvent lieu aux accidens les plus graves, et même à la mort : on le trouve alors quelquefois accumulé par pelotons entourés d'un mucus abondant. Il est susceptible d'émigrer. *Rudolphi* pense qu'il est toujours chassé au dehors quand il vient à passer dans le cœcum. Il séjourne quelquefois dans l'estomac, et remonte jusque dans le pharynx, où il produit une titillation accompagnée d'une toux qui le fait ordinairement expulser par la bouche. M. le docteur *Blandin* a rencontré un cas dans lequel le passage d'un de ces animaux dans la trachée, et de là dans la bronche droite, fut en quelques minutes suivi de la mort par suffocation. Il peut passer dans les voies biliaires; *Laënnec* cite l'observation d'un

jeune enfant qui en avait le foie rongé et les canaux biliaires distendus. M. le docteur *Guersent* en a trouvé dans la vésicule biliaire. Plusieurs observations attestent aussi la sortie d'ascarides par l'urètre, et M. le professeur *Dumeril*, qui certainemeut ne s'en laisse point imposer en pareille matière, dit avoir vu ce fait. Enfin, soit qu'ils causent par leur succion une inflammation suivie d'ulcères ou de gangrène, soit qu'introduisant leur tête dans des follicules muqueux déjà malades, ils les percent entièrement, il est certain qu'ils passent quelquefois dans la cavité du péritoine; ils s'enveloppent alors d'un kyste, ou viennent former une tumeur aux parois abdominales. Ils donnent quelquefois lieu à l'ouverture de hernies, et se répandent au dehors. M. le docteur *Andral* en a vu sortir par l'ombilic, et M. le docteur *J. Cloquet* en a trouvé trois dans l'écartement des feuillets séreux du mésorectum.

Distoma hepaticum. Rud. (δὶς, *deux;* στόμα, *bouche.*) *Fasciola*, L. Corps long de deux à trois lignes, sur une de largeur, obtus aux extrémités, cou arrondi, d'un blanc jaunâtre; ouverture antérieure oblique en dedans; ouverture ventrale proéminante, et située au-devant de quelques taches blanches et d'un paquet de vaisseaux ou tubes d'une couleur brune, que plusieurs zoologistes croient être les oviductes : deux vaisseaux partant de l'extrémité antérieure de l'animal, se prolongent sur ses côtés, le circonscrivent, et paraissent être des tubes digestifs. Cette espèce se trouve dans l'appareil biliaire de l'homme, de la chèvre, de la gazelle, du chamois, on en a même trouvé dans le kanguroo. *Chabert* en a fait rendre une grande quantité avec son huile empyreumatique; *Pallas* en a vu le canal hépatique gorgé; *Bréra* en a trouvé le foie rempli. L'on trouve fréquemment dans le mouton une espèce de distome beaucoup plus grande que celle de l'homme.

Polystoma venarum, Hexathyrium venarum. Treutler. Corps comprimé non articulé; 4-6 ouvertures à la tête, deux pores à l'abdomen, queue

droite. *Treutler* en a retiré plusieurs des veines de la jambe d'un ouvrier.

Polystoma pinguicola, mêmes caractères, pores abdominaux rapprochés, queue courbée, trouvé par le même auteur, dans un petit kyste entre les ligamens larges de la matrice.

Tænia (de ταινια, *bandelette*), corps déprimé, très-long, composé d'une multitude de petites portions articulees; tête tuberculeuse très-petite, située à l'extrémite d'un cou très-ténu, terminée en avant par une trompe placée au milieu de quatre suçoirs; crochets rétractiles, entourant quelquefois la bouche en forme de couronnes; organes reproducteurs sans distinction de sexes; un ou deux pores à chaque articulation.

Plusieurs auteurs distingue les *tænia* en *armés* et *inermes;* j'adopterai cette division, qui, outre qu'elle est naturelle, me paraît la plus médicale, puisque les symptômes des tænia armés sont plus fâcheux et leur expulsion plus difficile.

Tænia armés. *Tænia solium*, T. *Cucurbitina*, L., ver solitaire. La présence de cet animal dans les intestins de l'homme constitue une des plus cruelles maladies qui puissent l'affecter. Il est très-long, large d'un tiers de ligne au cou, et de six lignes au milieu du corps; sa tête est garnie de petits crochets pointus et recourbés, à l'aide desquels sans doute, comme le pense M. *Bosc*, il se fixe aux parois intestinales. Les entrenœuds vont en augmentant de longueur, de largeur et dépaisseur, jusqu'au milieu du corps, et perdent ensuite insensiblement de leur largeur, quoiqu'ils continuent à être très-longs jusqu'à la queue; ils n'ont qu'une papille marginale placée alternativement à droite et à gauche; ceux du milieu, sont à peu près trapézoïdes; le dernier se termine abruptement, et présente sur ses côtés deux crochets relevés, et portant chacun une papille. Ils sont tous emboîtes de manière que l'antérieur reçoit celui qui suit, disposition qui favorise la séparation des anneaux postérieurs. Sur les parties laterales

de l'animal, on observe de chaque côté, deux lignes blanches assez marquées, dont l'une recouvre l'autre en partie; elles communiquent entr'elles à chaque article, et ne se laissent pénétrer par l'injection que d'avant en arrière. M. *Rudolphi* pense que ce sont des canaux alimentaires qui proviennent des suçoirs antérieurs. Un intestin médian traverse le tænia dans toute sa longueur. Dans l'épaisseur de chaque entrenœud existent des ovaires qui sont tantôt sous forme de tubercules, tantôt ramifiés, tantôt, comme je l'ai vu, rayonnés. *Bloch* prétend qu'ils communiquent avec les papilles latérales; mais M. *Fortassin*, et plus récemment M. *de Blainville*, se sont assurés du contraire.

Quelques personnes ont établi que les tænia sont hermaphrodites, et que des vaisseaux séminaux arrosent les œufs à leur sortie. Rien n'est moins prouvé, et ce n'est là qu'un moyen d'éviter la confession d'une ignorance absolue sur ce sujet. Quoi qu'il en soit, l'analogie tend à faire regarder comme des organes de respiration les papilles latérales et les vaisseaux qui en partent, et le défaut d'autre ouverture porte à croire que les œufs ne sortent qu'à la séparation des anneaux.

Les mouvemens ont lieu par allongemens et raccourcissemens d'un entrenœud à l'autre, mais avec tant de vitesse, dit M. *Fortassin*, que tout le corps paraît se mouvoir en même temps. Selon quelques auteurs, les portions qui se détachent, et que l'on connaissait autrefois faussement sous le nom de *vers cucurbitains*, pourraient se renouveler; ce sont sans doute les rejets successifs de portions considérables qui ont fait croire que ce ver pouvait avoir jusqu'à sept cents pieds de longueur. Il habite toute l'étendue du canal intestinal de l'homme, où il est ordinairement seul, quoique, d'après les observations de M. *Fortassin* et d'autres, il puisse s'y trouver réuni en grand nombre.

Tænia vulgaris. Plusieurs auteurs pensent avec *Bréra* que ce n'est qu'une variété du solium, ayant les entrenœuds à la fois plus courts, plus larges et plus compacts. Il représente une longue bandelette à marges dentées en scie; ses symptômes sont très-intenses, son expulsion très-difficile; on le trouve en Allemagne, en Suède et en Belgique.

Selon *Linnée*, le tænia canina, espèce dont les entrenœuds sont très-étroits et oblongs, peut exister chez l'homme. On pense généralement qu'il y est excessivement rare.

Tænia inermes. *Tænia lata*, L. Ce ver n'est, pour M. *Bremser*, qu'une variété du solium dont les anneaux s'élargissent, et dont les crochets tombent par la vieillesse; *Bonnet* l'a le premier décrit avec exactitude. Il est plus dense et plus épais que le solium; ses entrenœuds sont très-courts et très-larges, et offrent sur le milieu de leurs faces un petit tubercule étoilé, noirâtre, et ouvert à son sommet. Il est rarement seul, et est assez facile à expulser.

Bothryocephalus dispar (de βοθρος, *petite fosse*, et κεφαλη, *tête*). *Tænia grisea*. Pallas. Ce ver est plat, transparent, plus mince et beaucoup plus large que le solium; il est d'un blanc grisâtre; sa tête allongée offre sur les côtés deux dépressions longitudinales ou fossettes oblongues, que M. *Rudolphi* regarde comme des organes propres à absorber la nourriture. Par analogie avec ce qui s'observe dans les floriceps de M. *Cuvier*, M. *Bremser* est porté à croire, qu'il existe entre ces deux fossettes un orifice buccal; le cou est souvent très-marqué dans les bothriocéphales; au milieu de chaque entrenœud est une ouverture, de laquelle sort quelquefois un petit dard; serait-ce l'organe excitateur? D'après les observations de M. *Bremser*, la transparence des articulations fécondées, permet d'apercevoir les œufs; ceux-ci grossissent aux dépens de l'entrenœud, qui se rétrécit, se crispe, et meurt lorsque les œufs ont acquis leur entier développement.

Cysticercus. Tête semblable à celle des tænia armés; cou très-ténu, corps divisé en anneaux, et terminé en arrière par une vessie caudale transparente; kyste séreux, entourant ordinairement un seul, rarement plusieurs individus. Les cysticerques vivent au milieu des viscères ou dans le tissu cellulaire; ils se fixent par leurs crochets aux parois du kyste qui les recèle. *Fischer* pense qu'ils s'en servent encore

pour augmenter, par irritation, l'afflux de la sérosité dans laquelle ils nagent : quant à leur nutrition, l'on pense généralement que la vessie caudale leur tient lieu d'estomac; *Laënnec* croit qu'elle absorbe par toute sa surface la sérosité dont se nourrit l'animal : leur mode de reproduction est tout à fait ignoré.

Cysticercus cellulosæ, Rud. — *C. finnus*, Laennec. Vessie caudale grosse comme un pois; corps long de quatre à dix lignes, ordinairement invaginé dans la vessie. Rare chez l'homme, il cause chez le porc la maladie nommée *ladrerie*. Il a été trouvé par MM. *Laënnec* et *Rudolphi* dans le médiastin, le foie, le cerveau, le cœur.

Cysticercus fischerianus, Laennec. Vessie caudale, pyriforme, unie par sa grosse extrémité au corps, qui est arrondi, grêle et cannelé; absence de kyste : trouvé deux fois dans les plexus choroïdes par M. *Fischer*.

C. tenuicollis, Rud. *C. Lineatus*, Laen. Vessie caudale rayée à l'extérieur : son existence chez l'homme est douteuse.

C. Dycystus Laen. Vessie caudale double : trouvé dans le cerveau par notre célèbre *Laënnec*.

C. Albo punctatus. Tænia. alb. punc. Treutler. Corps ayant en longueur le diamètre de la vessie caudale, qui est parsemé de petits points blancs.

Espèce douteuse.

T°. *Cœnurus* Cuv. *Polycephalus hominis*, Zeder. *Echinococcus*, Rud. (ἐχῖνος, *hérisson*; κοκος, *grain*). Kyste rempli d'eau, à la face interne duquel adhèrent de très-petits vers, dont la tête est garnie d'un rang de crochets et dépourvue de suçoirs. Trouvé deux fois, la première par M. *Meckel*, la seconde par *Zeder*, dans le cerveau d'une fille qui pas-

sait les nuits à lire. C'est une espèce de ce genre qui cause le *tournis* par sa présence dans le cerveau des moutons.

Acephalocystis, Laennec (αχεφαλη, χυσ'ις). Point de corps ni de tête; vessie transparente, contenant un liquide limpide albumineux; offrant sur ses parois des épaississemens dont le volume varie de celui d'un grain de millet à celui d'un petit pois. *Laënnec* considère ces grains oviformes comme la génération future; il pense que ces petits corps se détachent des parois de la vessie, tombent dans sa cavité intérieure, s'y accroissent, et finissent par faire éclater leur mère; en effet, l'on trouve presque toujours les plus grosses acéphalocystes rompues. — Sur la présence de corps *oviformes*, de *granulations* ou de *bourgeons* aux parois des acéphalocystes, *Laënnec* en établit trois espèces sous les noms d'*a. ovoidea*, *a. granulosa*, *a. surculigera*.

Genres douteux ou incertæ sedis.

Dytrachiceros rudis (δις, *deux*; τραχύς, *rude*; κερας, *corne*) Sultzer. *Diceras* Rud. Corps long d'une ligne et demie, de couleur fauve, enveloppé d'une membrane flottante qui adhère à deux appendices munies de soies rudes placées sur la tête. — Observé dans l'intestin de l'homme par *Sultzer*, et depuis, par M. *Le Sauvage*, médecin à Caën.

Crinon. Corps grêle ressemblant à un crin de cheval, tête munie de deux tubercules hémisphériques; il habite sous la peau de l'homme. — Douteux.

Origine des entozoaires.

Ce point de l'histoire des vers est malheureusement encore très-obscur. On peut rapporter à deux principales les opinions qui ont été émises pour l'expliquer : les partisans de la première, *Hippocrate*, *Hartsœker*, *Spigel*, *Cabanis*, *Rudolphi*, *Bremser*, pensent que les vers s'engendrent spontanément dans le corps, sans préexistence d'œufs;

les défenseurs de la seconde, *Linné*, *Rhœderer*, *Wagler*, *Hoffmann*, *Bloch*, *Boerhaave*, *Van Dœveren*, *Brera*, croient que leur génération primitive est le résultat du developpement d'œufs ou de germes provenant des humeurs, ou introduits dans le corps au moyen des boissons, des alimens, de l'air, etc. Parmi ceux du premier sentiment, MM. *Rudolphi* et *Bremser* admettent que quelques molécules nutritives échappent à l'assimilation : le premier dit qu'ayant déjà reçu une certaine vitalité, un certain degré d'animalisation, elles sont susceptibles de germer pour leur propre compte ; le second dit qu'un principe qu'il nomme *esprit* les anime et les organise. Entre ceux qui partagent la seconde manière de voir, *Linné*, *Van Dœveren*, *Brera*, pensent que les vers naissent d'œufs introduits dans le corps ; *Hoffmann*, *Boerhaave*, les regardent comme résultant de la transformation des animaux microscopiques qu'a découverts *Leuwenoeck* ; *Bloch* admet et soutient l'innéité des germes au corps des animaux. Enfin, l'on pourrait citer, comme une troisième opinion, celle de certains modernes, qui pensent que les vers proviennent de la séparation de villosités intestinales.

Et mundum tradidit disputationibus eorum.

Nous ne développerons pas les raisons que chaque auteur a données en faveur de sa manière de voir ; cette discussion nous entraînerait au-delà des limites que nous nous sommes prescrites. Quant à nous, si après de si imposantes autorités il pouvait nous être permis de toucher cette matière, nous pensons que l'on ne s'est point encore assez occupé de recherches et d'observations directes à cet égard ; que l'on a trop souvent raisonné sur des hypotheses ou avec une opinion préconçue ; et que, malgré plusieurs travaux intéressans et d'ailleurs brillans de génie, il est impossible, dans l'état actuel de la science, de se fixer à quelque chose de satisfaisant sur ce point. En effet, essaie ons-nous de rapporter l'origine des vers à la géneration ovipare ? Le defaut de faits nous arrête immédiatement. Personne n'a vu les germes dont on parle ; d'où viennent-il ; d'ailleurs ? de l'extérieur ? Il est aujourd'hui

reconnu qu'il n'existe point d'entozoaires hors du corps des animaux. De l'intérieur? Mais comment les admettre assez ténus pour traverser les membranes de l'œuf, puisque l'on trouve des vers, non-seulement chez le fœtus humain, mais même chez les petits oiseaux sortant de la coque? Nous rangerons-nous du côté de *Bloch*, qui a soutenu l'innéité avec un talent admirable? Outre que cette opinion est susceptible d'une foule d'objections, nous la croyons démentie par le seul fait du *cœnurus cerebralis*, qui cause chez les moutons le tournis, maladie essentiellement mortelle, et qui aurait éteint la race des moutons à son origine. Enfin, admettrons-nous, avec M. *Delamarck*, « qu'à l'extrémité de chaque règne des corps vivans où se trouvent les « êtres les plus simples, la nature forme des générations directes; « qu'elle crée elle-même les premiers traits de l'organisation dans des « masses où il n'y en avait pas, et que l'usage et le mouvement de la « vie développent et composent les organes. » (Recherches sur les corps vivans, p. 92.). Avec *Lavoisier*, « que Dieu, en apportant la lu- « mière, a répandu sur la terre le principe de l'organisation du sen- « timent et de la pensée. » (Chimie, t. 1^er^, p. 202.) Le fait de la génération des infusoires, des moisissures, des tremelles, des nostocs et des champignons, celui de la revification par l'eau, de quelques filaires que l'on a réduits, par la chaleur, à une dessiccation telle qu'ils tombent en poussière quand on les touche; les expériences microscopiques de M. *Bory de Saint-Vincent*, de MM. *Fray* et *Spallanzani*, etc., nous donnent lieu de croire que la nature procede, dans la génération des derniers êtres, avec des *conditions* différentes de celles qu'elle met aux autres générations; mais il est impossible de savoir si les *moyens* qu'elle emploie sont différens, attendu qu'on ne connaît pas bien ceux dont elle se sert dans les cas ordinaires, et qu'il serait absurde d'admettre une différence dans l'essence de faits également obscurs; que si nous essayons d'expliquer l'origine des entozoaires par la génération spontanée ou directe, nous trouverons, comme preuve négative citée en faveur de cette origine, l'impossibilité où l'on est de pouvoir s'en rendre compte par les lois connues;

comme preuves positives, l'espèce de force plastique qui semble présider à leur développement, et les observations de deux savans distingués, MM. *Rudolphi* et *Bremser*, dont le premier a vu de petits points blanchâtres, ayant exactement la forme de têtes de tænia, se développant sur la muqueuse intestinale d'un chien ; et dont le second dit avoir trouvé, dans plusieurs espèces de cyprins, le *caryophyllæus mutabilis* s'organisant sous forme de petits corps longs de deux à trois lignes, remuant au milieu du mucus, et offrant divers degrés de développement ; mais il faut avouer que ces raisons sont loin de permettre de conclure ; et pour nous, qui pensons que des recherches et des observations précises restent encore à faire sur ce sujet par des médecins instruits, dans des lieux où les affections vermineuses soient fréquentes, malgré notre tendance vers la génération directe, nous préférons rester encore dans un doute sage, et dire, après le célèbre RETZIUS : « *Ingenuè fateor unam hypothesim non minus obscuram esse quàm alteram ; fateor enim me nescire quæ vera sit harum, nec opinari me audere ob difficultates ab utrâque parte mihi impenetrabiles.* »

HISTOIRE MÉDICALE.

Causes des affections vermineuses.

Nous les diviserons en *prédisposantes* et en *occasionnelles :* relativement aux premières, il est remarquable que les personnes dont la *constitution* est faible, muqueuse ou lymphatique, sont bien plus souvent affectées de vers que les autres ; toutefois, il convient de généraliser cette proposition, car l'on trouve quelquefois des individus forts qui y sont sujets, et qui paraissent devoir cette disposition à un tempérament particulier, à une certaine idiosyncrasie innée ou acquise. On sait que les *femmes* en sont plus souvent tourmentées que les hommes ; et le célèbre *Pallas* l'avait déjà remarqué par rapport au tænia. Voici ses expressions : « *Et verè tænia in amabili sexu sese exserere mihi videtur, quippe qui collectis circiter* 164 *observationibus ;* 90 *ad fœ-*

minas, et 74 ad mares pertinere compererim. » (*De insectis viv., etc.*, p. 61.) Quoique les affections vermineuses soient de tous les *âges*, l'enfance, plus que toute autre époque de la vie, y prédispose. L'expérience prouve que l'oxyure et l'ascaride se rencontrent surtout de deux à quatorze ans, et le tænia presque constamment dans l'âge adulte. Il serait curieux de constater l'observation de M. *Fortassin*, qui a cru remarquer que les *professions* qui ont pour objet la préparation de matières animales fraîches disposent aux vers.

Quant aux causes *occasionnelles*, on observe qu'en général les pays chauds, ceux qui avoisinent les mers ou qui sont sous l'influence d'une atmosphère humide et froide, sont remarquables par la fréquence des affections vermineuses; c'est ce qui a lieu pour la Hollande, la Suède, la Russie, etc. Les saisons chaudes et humides y prédisposent aussi; en effet, on voit les automnes pluvieux faire pulluler les vers et en aggraver les symptômes chez les individus qui en sont déjà affectés. Au contraire, pendant les saisons sèches et dans les pays élevés, où l'air, circulant librement, est moins chargé d'humidité, la transpiration est plus facile, les constitutions sont moins molles et les tempéramens plus ardens, les alimens des deux règnes sont de meilleure nature, les digestions sont plus promptes et plus faciles, et, par suite de tout cela, les dispositions vermineuses sont infiniment plus rares.

La nature des alimens exerce également, sur le développement des vers, la plus grande influence; il est hors de doute que les sujets qui se nourrissent de végétaux, de légumes, de fruits verts, de farineux, de bouillies, de pain mal cuit; que ceux qui vivent de lait, de beurre, d'alimens gras, aqueux ou sucrés, et qui ne boivent que de l'eau pure, saumâtre, sans jamais faire usage de boissons fermentées, n'en soient plus souvent affectés. Nous pensons que, sous ce rapport, il n'est pas sans inconvénient de tenir les petits enfans à l'usage trop prolongé du lait : toutefois, quelque efficacement qu'agisse ce régime pour la production des vers, l'expérience prouve qu'ils peuvent se manifester dans des circonstances très-différentes; c'est ainsi qu'on les observe

chez ceux qui usent d'alimens sains, ou même chez ceux dont la table est couverte des mets les plus somptueux. Il est probable que le mauvais état des fonctions digestives en est la cause dans ce cas; en sorte qu'on pourrait dire que, toutes choses égales du côté de la prédisposition, le régime débilitant agit plus puissamment dans la production des vers, mais que d'autres causes, en entraînant un dérangement prolongé dans la digestion ou la nutrition, peuvent aussi contribuer à leur développement. C'est ainsi que l'on voit les noirs des colonies y être très-sujets, parce que, nourris le plus souvent de maïs et de riz cuits à l'eau, de manioc (racine du jatropha manioc) et de viandes salées, mangeant beaucoup et faisant de temps en temps des excès d'arack, ils sont très-sujets aux dérangemens des digestions.

Il faut encore admettre comme cause de l'existence des vers, les maladies chroniques, la convalescence des maladies aiguës, les passions tristes, la fièvre de suppuration, selon la remarque de *Desault*; l'abus des émétiques et des purgatifs, etc.; toutes circonstances dans lesquelles, comme dans l'*état muqueux*, qu'admet M. le professeur *Fizeau*, l'économie est frappée d'un état d'atonie caractérisé surtout par le trouble et la lenteur des fonctions digestives.

Doit-on accuser comme cause prochaine de la production des vers l'inflammation du tube digestif? Sans admettre que l'inflammation franche puisse y donner lieu, nous croyons qu'un état particulier des follicules muqueux consistant en une irritation probablement légère, puisqu'elle est susceptible d'être avantageusement combattue par les amers, préside à leur développement, en déterminant l'accumulation de mucosités; et que, par leur présence dans les intestins, les vers peuvent accroître cet état jusqu'à produire des phénomènes sympathiques graves.

Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est à détruire cet état spécifique, cette sorte de constitution vermineuse de l'économie qu'il faut surtout s'attacher dans le traitement des vers; et c'est ici que nous sommes vraiment supérieurs aux anciens, qui, voyant dans l'expul-

sion du ver la guérison complète, attaquaient l'effet, et laissaient subsister la cause.

Symptômes.

Les vers, qui restent souvent pendant des années sans manifester leur présence, s'annoncent, au contraire, quelquefois par des symptômes qui sont nombreux, variables, fallacieux et souvent terribles, c'est ce que *Pecchlinus* (obs. 65, liv. 1), exprime ainsi : *nullum*, dit-il, *tam peregrinum est symptoma, tamque dœmoniacum, quod vermes producere non possent.* Pour les exposer avec méthode, nous les examinerons selon l'ordre des fonctions ; or, commençant par ceux qui sont locaux, nous dirons que les vers peuvent donner lieu à la constipation, à une diarrhée qui est remarquable par l'extrême fétidité des selles, à des digestions longues et pénibles, à de violentes cardialgies, à des flatuosités et à des borborygmes, à un sentiment de piqûre, de succion internes, cessant après le repas ; à un chatouillement vif, avec impression de froid et d'ondulation dans les intestins; à des coliques venteuses et à des tranchées; à un déchirement vague, avec sensation de morsure à l'estomac, surtout pendant sa vacuité ; à des douleurs graves, poignantes, lacérantes à l'ombilic et dans le flanc gauche; aux accidens de l'étranglement interne, au gonflement de l'estomac; ou, comme je l'ai observé à l'île Bourbon sur un noir qui avait présenté des symptômes de catalepsie; à une tuméfaction considérable du ventre, laquelle survint quelques jours avant la mort, et fut accompagnée de la sortie de plusieurs pelotons de très-gros ascarides. Nous citerons encore comme symptômes locaux produits par les vers, les nausées, les renvois acides, les vomissemens de matières aqueuses, les mouvemens fréquens de déglutition provoqués par le resserrement spasmodique de l'œsophage ; la soif, l'état blanchâtre ou piqueté de la langue, qui est quelquefois rouge à sa pointe ; les ulcérations des gencives, les dégoûts et l'inappétence alternant avec un appétit vorace.

Passant ensuite aux symptômes généraux, nous indiquerons les

palpitations fréquentes, les défaillances, les rougeurs passagères du visage, qui, presque toujours d'une couleur pâle plombée, offre souvent un cercle livide autour des yeux; les changemens dans le rhythme habituel du pouls, qui est serré, irrégulier, intermittent ou quelquefois rare, faible et concentré; le resserrement du thorax, les hoquets, une petite toux gutturale, sèche et convulsive; nous ferons remarquer que les sécrétions sont augmentées, que la salive est abondante, écumeuse, que les yeux sont larmoyans, les urines crues ou jumenteuses; les sueurs quelquefois froides, mais presque constamment d'une odeur aigre, ainsi que l'haleine; que la nutrition est altérée, et que les malades sont ordinairement maigres ou même tombent dans le dépérissement, bien qu'ils mangent beaucoup. Enfin, quant aux symptômes nerveux, nous dirons que les individus affectés sont moroses, inquiets, indolens, irascibles, incertains dans leur volonté, sujets à des ennuis et à des lassitudes spontanées, au somnambulisme, ou à un sommeil agité par des rêves, des mouvemens convulsifs, et interrompu par des réveils en sursaut; qu'ils ont les yeux fixes, brillans, la pupille dilatée, la sclérotique bleuâtre, des grincemens de dents, des tremblemens convulsifs de la lèvre inférieure, des roideurs ou des convulsions générales, une disposition à se coucher sur le ventre, des démangaisons continuelles aux ailes du nez, et même des hémorrhagies nasales, des céphalalgies fréquentes et portées au point de produire des vertiges, des tintemens d'oreilles, du délire et des extravagances passagères dans les discours et dans les actions.

Il n'est pas nécessaire que tous ces symptômes existent pour que l'on puisse croire à l'existence des vers; ceux qui, d'après *Monro*, méritent le plus de confiance, sont la dilatation de la pupille, la démangeaison du nez; un appetit extraordinaire, dépravé ou nul, la salivation, l'amaigrissement, les picotemens dans l'ombilic, les dérangemens de la digestion; mais surtout la sortie d'un ver ou de quelquelques portions de ver, seul signe vraiment pathognomonique, et sans lequel tous les autres traits, par leur mobilité et leur inconstance

rendent souvent d'une difficulté extrême le diagnostic des affections vermineuses : en effet, on les a vus simuler l'hypocondrie, la tympanite, l'hydrocéphale aiguë, l'ascite, etc. *Spigel* rapporte qu'une jeune Autrichienne, qui avait offert tous les signes de la grossesse, mourut dans un état de consomption ; et qu'à l'ouverture de son corps, on trouva, au lieu d'un fœtus, beaucoup d'eau dans les intestins et un tænia qui en occupait toute l'étendue.

En vertu du consensus que l'on sait exister entre les organes digestifs et le reste de l'économie, les vers peuvent s'annoncer sous mille formes variables. *Rosen* prétend qu'ils causent souvent des ardeurs aux petites filles, et des troubles dans la sécrétion du lait chez les femmes. *Morgagni* dit qu'un point pleurétique disparut aussitôt après l'expulsion des vers. M le professeur *Alibert* assure les avoir vus produire divers exhantèmes, et surtout l'érysipèle. Dans un cas de tétanos, M. le docteur *Andral* (Leçons orales), dit avoir trouvé à l'autopsie un énorme peloton d'ascarides ; et M. *Laurent* de Strasbourg (Mémoire sur le tétanos), croit que cette affection est produite bien plus souvent qu'on ne pense par ces animaux ; nous pensons qu'il pourrait bien en être ainsi chez les petits noirs qui, comme on le sait, sont très-sujets à ces deux maladies : il est peu d'auteurs qui ne citent comme maladies susceptibles d'être produites par les vers : la chorée, la catalepsie, l'épilepsie, la manie, la paralysie, l'hypochondrie, la nymphomanie, la surdité, la cécité, l'asthme convulsif, le spasme de la vessie, les irritations de la matrice, les flueurs blanches, les hémorrhoïdes, l'ophthalmie, les fièvres continues, rémittentes ou intermittentes irrégulières, ainsi que les fièvres adynamiques et ataxiques, et quoique rigoureusement l'on puisse dire qu'il pouvait n'y avoir que coïncidence entre certaines de ces affections et la présence des vers, toujours faut-il ne pas oublier qu'un grand nombre d'entre elles ont cédé après leur expulsion ; car, dans un de ces cas, si la cause était inconnue, et que le malade fût très-sujet aux vers, nul doute qu'il ne fallût employer les anthelmintiques avec les précautions qu'exigerait la maladie.

A l'ouverture des sujets qui ont succombé aux affections vermi-

neuses, le canal intestinal, dans certains cas, n'a offert aucune trace d'altération; dans d'autres, on y a trouvé des inflammations bornées ou non aux lieux qu'occupaient les vers; au lieu du mucus qui les enveloppe, on y a quelquefois rencontré des exsudations sanguines, de fausses membranes, des invaginations, etc. Les ascarides peuvent obstruer certains points du tube digestif, et M. le docteur *Andral* dit en avoir trouvé un énorme peloton près du pylore.

Symptômes particuliers.

A l'occasion de l'habitat de l'*oxyure*, nous avons dit qu'un prurit, des rougeurs à l'anus, des douleurs au rectum, la constipation ou la diarrhée sont ses symptômes particuliers. Quand les *tricocéphales* sont assez nombreux pour manifester leur présence par des accidens, ils déterminent une vive impression, une sorte de pincement au-dessous de l'ombilic, une céphalagie intense; et selon *Rhœderer* et *Walger* (*de Morbo mucoso*) des aphthes et ulcérations aux gencives. Les phénomènes auxquels donne lieu l'*ascaride*, sont un sautillement particulier dans l'intestin grêle, la vive sensation d'un mouvement parcourant avec rapidité une ligne orbiculaire, et surtout au plus haut degré les symptômes notés par *Monro* et relatés ci-dessus. Quant au *tænia*, nous croyons ne pouvoir mieux en donner les symptômes qu'en rapportant ici une observation, malheureusement incomplète, que nous avons prise à la clinique de Perfectionnement.

Requer, âgée de vingt-neuf ans, d'une constitution assez faible, pâle et comme étiolée, ayant passé sa jeunesse dans un lieu marécageux, vint à Paris vers l'âge de vingt ans, et s'y logea dans un quartier bas et humide du faubourg Saint-Martin, qu'elle habite depuis ce temps : pendant les cinq premières années de son séjour, elle fut sujette à des douleurs atroces dans la région iliaque gauche, accompagnées d'un mouvement très-marqué de tournoiement à l'ombilic, de constipation, de malaises et quelquefois de perte de connaissance; elle avait constamment un appétit vorace ou une inappétence absolue;

elle rendit dans cet intervalle plusieurs ascarides très-longs et rouges. S'étant mariée à l'âge de vingt-cinq ans, elle fut prise quinze jours après son mariage de douleurs au fondement, d'un sentiment de piqûre, de morsure et d'ondulation dans l'hypogastre: ces phénomènes reparurent souvent dans le courant de sa vingt-sixième année. La douleur et le sentiment de morsure et de reptation s'accrurent et s'élevèrent progressivement dans l'abdomen ; en même temps, des démangeaisons au nez, aux yeux, aux oreilles, ainsi qu'à l'anus ; de violentes céphalalgies, une insupportable fétidité de l'haleine, le cauchemar, des spasmes de l'œsophage et de fréquentes nausées lui laissèrent peu de repos. Le mal augmentait pendant la vingt-septième année, et de douloureux pincemens affectaient l'estomac, lorsque Requer, qui n'avait encore pris que quelques potions purgatives qui avaient déterminé la sortie de mucosités épaisses et de fausses membranes, prit pendant trois jours, à la dose d'un verre à liqueur toutes les demi-heures, la décoction d'écorce de grenadier; des vomissemens, des agitations du ver, et des coliques atroces furent, avec le rejet de glaires muqueuses, noirâtres, les seuls effets qu'elle en obtint. Plus tard, s'étant décidée à prendre de l'huile de noix, au bout de douze jours de l'usage de ce médicament, elle rendit avec de gros pelotons de mucosités environ une douzaine de fragmens longs de deux pouces à une aune d'un ruban plat, articulé, que son médecin reconnut être une portion de tænia : cependant, la tête de l'animal n'étant point sortie, le mieux qui suivit fut de courte durée, les douleurs recommencèrent trois semaines après, avec une égale violence, et de nouvelles portions de l'animal étant sorties pendant les six mois suivans, l'espoir de nouveaux secours ou d'une guérison complète la déterminèrent à entrer à l'hôpital.

Elle était maigre, quoiqu'une faim vorace et le soulagement qui suivait l'ingestion des alimens la fissent manger beaucoup. Ses menstrues étaient supprimées depuis quatre mois, son pouls était rare et concentré; elle éprouvait des alternatives de pâleur et de rougeur au visage, une chaleur intérieure et un froid vif à la peau, une salivation

abondante, des éructations, des tintemens d'oreille, et une céphalalgie continuelle. Elle affirmait sentir le ver monter à l'estomac, où il déterminait soit de vives secousses, soit un sentiment de piqûre et de morsure qu'elle assimilait quelquefois à celui de l'action d'une brosse; elle disait éprouver souvent la sensation d'un corps volumineux qui se déplaçait et donnait lieu à d'excessives douleurs dans l'hypochondre gauche, et à la tuméfaction de cette partie.

M. *J. Cloquet*, qui dirigeait alors la Clinique, la mit à l'usage d'une décoction de racine de fougère mâle, et d'une once d'huile de térébentine; il employa ensuite successivement la décoction d'écorce de grenadier, qui fut presque toute vomie, et cependant donna lieu à l'extrême agitation de l'animal; de l'eau bouillie sur le mercure; des pillules composées de fougère mâle, d'ail et de calomélas, qui firent rendre, avec des mucosités, quelques portion du ver; mais le gonflement des glandes salivaire étant survenu au bout de quelques jours, la malade se détermina à sortir n'étant que soulagée. En se privant de la guérison, elle nous déçut de l'espoir de voir sa maladie céder aux efforts du praticien distingué qui lui donnait ses soins.

Traitement.

Le traitement des affections vermineuses se compose de trois points: 1°. Il faut chercher à tuer les vers, 2°. les expulser, 3°. combattre la disposition générale qui y a donné lieu.

Lorsque l'activité vitale des vers et leur force de propagation sont peu prononcées, et que leur présence paraît tenir à la débilité générale dans laquelle se trouve le malade, l'usage de quelques toniques et les moyens les plus simples tirés de l'hygiène suffisent le plus souvent; dans le cas contraire, des moyens pharmaceutiques sont nécessaires; le choix de ceux-ci est subordonné à l'âge, à la constitution de l'individu, à l'état de son canal intestinal, aux espèces de vers que l'on doit combattre, et au lieu qu'ils occupent. On les administre à l'intérieur ou on les applique à l'extérieur. La première méthode est la

plus avantageuse ; elle est aussi le plus généralement employée, mais il est des cas où la difficulté de faire prendre les vermifuges aux petits enfans, la répugnance de certains malades, la débilité ou l'extrême susceptibilité de leur estomac, l'existence d'hémorrhoïdes, l'inflammation et les diverses affections du rectum ne permettent pas de la mettre en usage, et forcent de recourir à la seconde.

Les moyens dont on se sert pour tuer les vers portent le nom d'*anthelminthiques* proprement dits ; ils agissent directement sur ces animaux ; ceux qu'on emploie pour les chasser agissent en sollicitant les contractions du tube digestif et peut-être en portant en même-temps atteinte à leur vie ; enfin, il en est qui n'agissent qu'en changeant l'état actuel du malade et en le mettant dans des conditions qui empêchent leur génération future.

Nous diviserons, avec M. *Mérat*, en six groupes, d'après leur mode d'action, les médicamens employés à titre de vermifuges.

Il range, dans le premier, les substances qu'on emploie pour expulser les vers : ils agissent *mécaniquement* en les détachant par les secousses qu'ils impriment aux intestins, et en les entraînant avec les matières stercorales, l'aloès, la scammonée, le jalap, la rhubarbe, la gomme gutte, les vomitifs, etc., ont surtout cet effet. La promptitude avec laquelle ils agissent quelquefois, et l'expulsion de vers qui a lieu dans certains cas de vomissemens ou de diarrhées le prouvent suffisamment.

M. *Mérat* explique par le goût des vers pour toutes les substances féculentes et sucrées l'action des médicamens qu'il place dans le second groupe, tels que la mousse de Corse, le polypode de chêne, la fougère mâle. Il croit que les vers sont portés à se gorger de la gélatine et des autres principes inertes qu'ils contiennent ; et qu'ils crèvent ensuite, comme le fait la sangsue après avoir bu trop de sang.

Il rapproche, pour en former le troisième groupe, les subtances qui paraissent tuer les vers en les asphyxiant : ce sont, le gaz acide carbonique, employé par *Meyer*, contre le tænia, l'eau frappée de glace, qui semble engourdir cet animal et le livrer aux causes mécaniques

qui tendent à l'expulser; enfin les huiles fixes qui bouchent ses pores respiratoires.

Les substances qui contiennent des principes âcres, volatils ou résineux, composent le quatrième, dans lequel se rangent l'ail, l'ognon; les *geoffroya inermis* et *surinamensis*, les *spigelia anthelmia* et *marylandica*, le *chenopodium anthelminticum*, *l'assa-fœtida*, la cévadille, le pétrole, la térébentine, la valériane, le camphre, le suc de papayer; toutes les huiles essentielles, l'angélique, le vin, l'alcohol, l'éther, etc.

Le cinquième groupe, renferme tous les amers indigènes, l'absinthe, l'armoise, la tanaisie, la camomille, ainsi que les exotiques; tels que les *artemisia judaica* ou semen-contrà, le simarouba, le quassia et le quinquina : ce sont d'excellens moyens : *Redi* croit qu'ils sont les vrais poisons des helminthes.

Enfin, le sixième groupe, comprend les substances minérales, acides et salines; elles ont pour la plupart une action énergique : ce sont, 1°. les métaux, le fer, l'étain, le mercure et leurs préparations; 2°. les acides végétaux ou minéraux; 3°. les sels hydrochlorate de soude, d'ammoniaque, etc.; 4°. les eaux minérales salines et sulfureuses.

En général, les vermifuges se donnent plus avantageusement en substances que sous les autres formes; on les combine utilement entr'eux. C'est ainsi qu'on unit l'hydrochlorate d'ammoniaque aux amers, le fer, à la rhubarbe, etc. Il convient de mettre beaucoup de prudence dans leur administration, de ne pas les continuer trop longtemps, de les faire alterner et d'en graduer les doses.

Traitement de chaque espèce en particulier.

1°. *Filaria medinensis.* Le traitement le plus généralement adopté contre ce ver consiste à mûrir, par des émolliens, la tumeur à laquelle il donne lieu; lorsqu'elle est ouverte, on saisit la tête du ver, on la fixe sur un petit rouleau de sparadrap, et l'on essaie deux ou trois fois

par jour de la dévider sur ce rouleau, en prenant bien garde de le rompre, ce qui rendrait longue et pénible l'expulsion du reste de l'animal, et pourrait donner lieu à des douleurs atroces, ou à un gonflement considérable. Lorsque cet accident est arrivé, l'on s'est bien trouvé de l'usage des émolliens et des calmans, pour favoriser une suppuration qui entraîne le ver; l'on a aussi fait avec succès des frictions sur la tumeur avec un liniment volatil, et des incisions, pour faciliter son extraction.

2°. *Trichocephalus hominis.* Les substances d'une odeur pénétrante, telles que l'ail, la valériane, la tanaisie, le camphre en potions ou en lavemens, sont les meilleurs moyens à employer contre ce ver, quand par son accumulation il donne lieu à des accidens. Les purgatifs doivent aussi être utiles en l'entraînant au dehors avec les mucosités intestinales; du reste, il disparaît le plus souvent lorsqu'on soumet le malade à un simple régime fortifiant.

Oxyurus vermicularis. Ce ver, qui, comme le préccédent, vit en société, doit être attaqué par les vermifuges appliqués localement; c'est ainsi que les lavemens composés avec les plantes amères, les huiles essentielles, le camphre, l'aloès l'asa-fœtida, l'opium, l'eau, le lait salés, l'eau de chaux, l'huile de ricin, le geoffroyea surinamensis, conviennent parfaitement : on se sert aussi avec avantage de suppositoires de savon, enduit d'huile de ricin, ou composés de mercure, 3 ß d'aloës ʒj et de beurre de cacao *q. s.* On a aussi introduit utilement dans le rectum un morceau de lard frais, auquel viennent se fixer les oxyures : on traite par les émolliens et les calmans, les hémorrhoïdes, les rougeurs, le ténesme, auxquels ils donnent lieu; enfin, l'on donne les toniques à l'intérieur.

Ascaride lombricoïde. Les vermifuges qui détruisent le plus victorieusement les ascarides, sont :

1°. *La fougère mâle.* (Polypodium filixmas, *L.* Polystichum, *Dec.*) Dont la poudre se donne de deux à quatre gros en pilull es, bols élec

tuaires, en infusion ou en décoction dans la proportion d'une partie sur dix de véhicule. Les *polypodium aculeatum* et *spinulosum*, ont à peu près les mêmes effets.

2°. *Le semen-contrà.* (Artemisia judaica, et A. contrà.) Cet excellent vermifuge s'administre sous les mêmes formes que le précédent, à la dose d'un gros pour les adultes, et de six à quinze grains pour les enfans ; on le donne aussi en gâteaux, dragées, etc.

3°. *La mousse de Corse.* (Fucus helminthocorton, cum variis ceramiis ulvis et fucis.) On l'emploie en bols, électuaire, sirop, décoction ou suspension aqueuses, de quinze grains à trois gros : on prescrit sous les mêmes formes, la *coralline officinale*, de vingt grains à un gros.

4°. *Les sommités fleuries d'absinthe.* (Artemisia absinthicum) et de tanaisie (*tanacetum vulg.*), les capsules des *anthemis nobilis et cotula*, et celles du *matricaria camomilla.* On les emploie en poudre, à la dose d'un à deux gros, en infusion à vaisseau clos, etc. *Brera* fait avec l'extrait de tanaisie, le semen-contrà et la résine de jalap, des pilulles, que l'on pourrait rendre encore plus efficaces en y ajoutant quelques grains de sulfate de fer ou de sublimé. Enfin, on applique ces plantes à l'extérieur, en cataplasmes ; on fait avec leurs huiles essentielles des onctions sur le ventre, etc.

5°. *La cévadille.* (Semences et capsule du veratrum sabadilla). Il faut la donner avec précaution ; on l'administre de quatre grains à un scrupule avec du sucre ; il convient de prescrire en même temps des boissons mucilagineuses.

6°. *Le camphre.* (Produit du laurus camphora.) *Brera* le préconise contre l'ascaride; on en dissout un demi-gros dans une émulsion ou une solution de gomme, que l'on prescrit par cuillerées à café : on en tire de très-heureux effets.

7°. *Le brou de noix.* (Juglem regia). *Fischer* vante l'extrait fait avec ce sarcocarpe ; il en dissout deux gros dans quatre onces d'eau distillée de cannelle, et donne quatre à six gouttes de cette liqueur aux en-

fans de quatre ans, qu'il purge avec le calomélas au bout de quelques jours.

8°. *Les huiles fixes*, et particulièrement celle de ricin (ricinus communis). On la prescrit de demi-once à une once; on peut aussi la donner en émulsion en la rendant miscible à l'eau par la gomme arabique. *Brera*, qui la donne surtout aux enfans, conseille de l'édulcorer avec le suc de citron ou du sucre, et de faire suivre son administration d'un purgatif avec l'élixir de rhubarbe.

9°. *Les métaux*. L'on prescrit avantageusement l'étain à la dose de ʒj à ʒij : on attribue sa propriété vermifuge à une action mécanique. On donne le zinc en grenaille, à la dose de quelques grains avec du sucre aux enfans : le fer a, de plus, une propriété tonique; on peut en mêler huit à dix grains à même quantité de rhubarbe, pour en faire, au moyen du miel, des bols dont on prend deux ou trois par jour. *Rudolphi* conseille surtout aux scrophuleux les ferrugineux et les antimoniaux; enfin, le mercure se donne de plusieurs manières. L'on fait boire l'eau dans laquelle on a fait bouillir du mercure coulant; l'on prescrit l'oxyde noir sulfuré, de six à dix grains, deux fois le jour; l'on fait entrer le proto et le deuto-chlorures, dans la composition de bols, de pilulles et d'électuaires vermifuges, etc.

On combat encore l'ascaride par l'hydrochlorate d'ammoniaque uni au jalap et à la rhubarbe; on prescrit utilement l'éther, les huiles essentielles, l'assa-fœtida, le pétrole et l'huile animal de *Dippel*. *Rosen* conseille l'ail mangé à jeun, ou son suc uni à l'huile d'amandes douces; il recommande en même temps l'eau à la glace.

Tænia. De tous les vers, les tænia sont sans contredit les plus difficiles à expulser : *Difficulter hic dignoscitur*, dit Linné, et *adhuc difficilius expellitur*. Quand l'animal paraît au dehors, il faut ou lier la portion sortie, comme le conseille *Brera*, et laisser rentrer le fil, ou rouler la portion sortie sur un cylindre de papier; dans tous les cas, l'on administrera les médicamens les plus propres à le faire lâcher prise, et l'on engagera le malade à se présenter souvent à la garde-robe.

Les médicamens les plus accrédités pour expulser les différens vers plats sont choisis parmi les purgatifs et les anthelmintiques les plus énergiques. L'expérience prouve que les drastiques employés seuls peuvent nuire, surtout chez les individus faibles, nerveux et irritables; il faut les combiner aux autres moyens, les faire alterner avec eux, les choisir d'après l'âge, la constitution, l'espèce de ver, et diriger avec prudence un traitement aussi actif; c'est ainsi que chez les sujets nerveux il sera utile de prescrire en même temps les bains, les antispasmodiques, que s'il existait des symptômes d'irritation des voies digestives, il conviendrait d'insister sur l'administration des huileux, etc.

Nous allons examiner les diverses méthodes qui ont été le plus heureusement employées contre le tænia. Nous les rangerons sous quatre chefs :

Purgatifs. On trouve surtout dans ce groupe la méthode de *Nouffer*, qui consiste à administrer : 1°. un lavement purgatif la veille ; 2°. trois gros de fougère mâle dans six onces de tilleul le lendemain matin ; 3°. deux heures après, un purgatif composé de panacée mercurielle scammonée, de chacune dix grains ; gomme-gutte, six grains, et confection hyacinthe, *q. s.*, que l'on prend en deux ou trois doses à un quart d'heure d'intervalle. Nous rapporterons également la méthode de *Mathieu*, qui se compose de deux électuaires, composés le premier de limaille d'étain ʒ j ; de semen-contrà ʒ ß, de fougère mâle 3 vj, et de résine de jalap 3 j, on le donne par petites cuillerées toutes les deux heures pendant trois jours ; le second, de gomme-gutte gr. x, résine de jalap, et sulfate de potasse *aa.* ϑ j, scammonée ϑ j, et miel *q. s.* Celui-ci, pris comme le premier, est continué jusqu'à la sortie du ver. M. le docteur *Guersent* réussit à l'hôpital des Enfans par l'administration de calomélas ϑ j, par jour, divisé en deux prises.

Moyens asphyxians. MM. *Rudolphi*, *Brenyser* et *Brunser* préconisent l'huile de *Chabert*, qui s'obtient par la distillation de l'huile essentielle de

thérébentine avec l'huile empyreumatique. *Meyer*, dans le but d'asphyxier les vers, se sert avec avantage, du gaz acide carbonique, qu'il fait dégager dans l'estomac, en donnant toutes les deux heures une cuillerée à café de carbonate de magnésie, et immédiatement après une autre cuillerée de tartrite acidule de potasse. Dans la même intention, *Odier* s'est servi avec succès de l'huile de ricin, administrée aux adultes à la dose ʒ iij, et aux enfans à celle de plusieurs petites cuillerées par jour (1). *Rosen* conseille de boire abondamment de l'eau très-froide ; *Brera* modifie heureusement cette méthode en conseillant d'y dissoudre du sel marin. Nous placerons ici la méthode de *Bourdier;* ce professeur donnait pendant trois jours, le matin éther sulf. 3 j ; dans décoction de fougère mâle, ʒ iv ; et faisait prendre deux heures après deux onces d'huile de ricin édulcorée en forme de loock.

Substance astringentes volatiles, etc. Nous placerons ici un excellent moyen, anciennement employé dans l'Inde, et mis en usage de nos jours par M. *Gomés*, c'est l'écorce de la racine du grenadier (*punica granatum*), que l'on fait macérer pendant vingt-quatre heures, puis bouillir à la dose de ʒ ij, par pinte d'eau, jusqu'à réduction de moitié. On donne cette boisson en trois doses ; s'il arrive que la première ou les deux premières soient rejetées, il n'en faut pas moins donner la troisième qui ne l'est pas ordinairement. Quelques médecins font précéder ou suivre l'administration de ce médicament de celle de deux onces d'huile de ricin. L'écorce de grenadier jouit aujourd'hui d'une vogue bien méritée. En Allemagne et en Angleterre, on fait le plus grand usage de l'essence de thérebentine à la dose de ʒ ß, mêlée avec du miel, et l'on vante beaucoup ce moyen.

---

(1) On trouve dans la Gazette de santé du 15 février 1827 l'exemple d'un homme qui, après avoir tout fait pour se débarrasser d'un tænia qu'il portait, s'avisa de manger une énorme quantité de soupe de lard très-grasse, qui lui causa une indigestion et amena la sortie du ver : ce corps gras agit sans doute en asphyxiant l'animal.

Métaux. Alston a le premier employé l'étain contre le tænia : *Brera* dit en avoir expulsé quatre pourvus de crochets par ce moyen. On donne l'étain de ϑ j à 3 iv par jour, seul ou associé au jalap, au quinquina, etc. ; il faut que l'étain ne soit que grossièrement pulvérisé ; on donne aussi le sulfure d'étain de 3 ß à 3 j, mêlé avec autant de sucre et répété deux ou trois fois par jour. *Desault*, médecin de Bordeaux, faisait administrer alternativement un purgatif avec oxyde noir de mercure à haute dose et une friction mercurielle.

Le traitement du *bothyocephalus dispar* est le même que celui du tœnia. L'intensité des symptômes et le lieu d'origine du malade sont les seuls moyens de savoir si l'on a affaire à un tænia armé ; au reste, le traitement sera d'autant plus actif que les symptômes seront plus violens. Quant au *dystome*, au *polystome* et aux *vers vésiculaires*, l'art ne possède encore aucun moyen de les reconnaître sur le vivant.

Nous terminerons en disant, avec *Laënnec*, « qu'il ne faut jamais « perdre de vue que l'expulsion des vers est la moindre partie du trai- « tement, et que l'emploi des moyens propres à rétablir le ton des or- « ganes et à régénérer, en quelque sorte, la constitution du malade « est absolument nécessaire pour prévenir leur reproduction sans cesse « renaissante. » On conseillera aux scrophuleux ou aux sujets faibles, une habitation saine, un régime tonique et l'usage des amers ; on donnera aux petits enfans des infusions aromatiques avec eau de fleurs d'oranger; un peu de vin pur. Enfin, l'on fera quitter les pays humides, l'on combattra les causes morbides par des moyens appropriés à leur nature.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

A tabe detento alvi profluvium, lethale. *Sect.* 5, *aph.* 14.

III.

Melancholicis et nephriticis hæmorrhoïdes supervenientes, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 11.

IV.

Apoplectici autem fiunt maximè, ætate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum. *Ibid.*, *aph.* 57.

V.

Oris ventriculi dolores cum intestinorum cruciatu interaneorum, animalia dejiciunt. (HIPP. *Opuscula coac. de hypochondricis.*)